Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 6

Artikel: Bernadette Lafont
Autor: Lacombe, Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-931204

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Bernadette Lafont

Un regard vif et malicieux, un sourire éclatant et une voix qui résonne, Bernadette Lafont est une nature. Elle a séduit les Jeunes Turcs de la Nouvelle Vague avant d'alterner les films d'auteur et les récréations plus divertissantes. Fidèle à Chabrol et Mocky, elle a tourné avec Eustache, Rivette, Ruiz ou encore Miller - mais aussi Max Pécas! Le théâtre l'a à peine éloignée des plateaux, qu'elle retrouve pour le plaisir. Son dernier coup de cœur: «Les petites couleurs» de Patricia Plattner. Rencontre.

Par Claude Lacombe

Toujours rayonnante à 64 ans, vêtue d'un ensemble indien violet, Bernadette Lafont accueille les journalistes dans le salon de Patricia Plattner. «J'ai eu beaucoup de chance», avoue la comédienne avec un sourire. Modestie mise à part, il faut reconnaître que les débuts de la jeune Nîmoise qui rêvait d'opéra ont tout d'un âge d'or. A 17 ans, son bref mariage avec l'acteur Gérard Blain la conduit à Paris, où elle rencontre l'équipe des *Cahiers du cinéma*. Elle est alors associée à la naissance de la Nouvelle Vague, qu'elle inaugure avec Truffaut en jouant dans son premier court métrage («Les mistons», 1957). Chabrol lui offre ensuite un rôle dans ses quatre premiers films, dont «Le beau Serge» et «Les bonnes femmes». Elle n'a pas appris à jouer la comédie, mais sa jeunesse, son naturel et sa vitalité crèvent l'écran et lui valent d'être taxée de «vamp villageoise». La Nouvelle Vague ne durera qu'un temps, dont elle aura pleinement profité. «Aux *Cahiers du cinéma*, ils étaient tous amoureux des actrices, elles étaient leurs muses et d'ailleurs souvent leurs femmes. Il y avait un rapport de séduction. Ils écrivaient pour moi, ils me prenaient pour ce que j'étais, j'apportais mes vêtements sur le tournage... Pour un projet qui n'a finalement pas abouti, Truffaut m'avait même demandé de dresser une liste de tout ce que je voulais faire dans un film et de choisir mon partenaire! J'avais choisi Laurent Terzieff, qui était beau comme un dieu et dont j'étais amoureuse.»

«Aujourd'hui, je n'ai plus à me préoccuper d'une carrière, quand je fais un film, c'est pour le plaisir»

Le cinéma ou la vie

Alors qu'elle a le vent en poupe, jeune et insouciante, l'égérie de la Nouvelle Vague ne songe pas à faire carrière. Elle tombe amoureuse et épouse le peintre Diourka Medveczy, avec qui elle a trois enfants entre 1960 et 1963! «Quand j'ai eu mon troisième enfant, Truffaut m'a écrit, dans une lettre: ‹Vous avez choisi la vie et moi le cinéma; on ne se retrouvera peut-être jamais›.» Il lui offrira pourtant le premier rôle de «Une belle fille comme moi» en 1972. Entre-temps, sollicitée par des réalisateurs débutants, l'actrice met souvent sa notoriété au service de premiers films, dont celui de Costa-Gavras («Compartiment tueurs», 1965).

En empruntant les chemins de traverse, ses choix la conduisent vers les cinéastes les plus novateurs de l'époque:

Bernadette Lafont dans «Les petites couleurs» de Patricia Plattner

Philippe Garrel («Le révélateur»), Jean-Daniel Pollet («L'amour c'est gai, l'amour c'est triste») ou encore Jacques Rivette («Out 1»). Mais si elle renoue avec le succès en incarnant «La fiancée du pirate» de Nelly Kaplan, cette période consacrée au cinéma d'auteur culmine avec le chef-d'œuvre de Jean Eustache, «La maman et la putain» (1973). «J'étais la terreur de mes agents. Personne ne voulait produire ‹La maman et la putain› et mon agent de l'époque m'a dit qu'il valait mieux ne pas tourner plutôt que de faire ce film. Il essayait de monter un projet avec Jean-Paul Belmondo. Mais quand j'ai débuté avec lui dans ‹A double tour› de Chabrol, je lui avais dit que les vraies stars de cinéma qui faisaient rêver les gens, c'étaient les rock stars comme Mick Jagger. Ça ne lui avait pas plu...»

Les saisons du plaisir

Depuis la fin des années 70, alors qu'elle découvre le théâtre, la fiancée du cinéma donnera pourtant raison à ses agents en jouant plus souvent dans des films commerciaux. Mais les grands noms qui peuplent sa filmographie ne l'ont pas rendue hautaine envers ce cinéma «populaire». «L'élitisme n'est pas du tout mon truc. Il y a des films de divertissement qui n'ont pas d'autre fonction, comme le vaudeville ou le boulevard au théâtre. Je trouve cela très sain. Je n'ai pas de mécène, je gagne ma vie avec ce métier depuis l'âge de 17 ans et j'ai pu faire vivre ma famille. Je ne regrette aucun de mes films. Quand je jouais *Monsieur Amédée* avec Michel Galabru, une amie m'a dit: ‹Je ne sais pas si je vais pouvoir venir te voir, parce que je ne trouve personne pour m'accompagner voir cette pièce...›. C'est quand même énorme!» Bernadette Lafont n'a jamais souhaité rester la muse de quelques créateurs d'exception, ni méprisé tout un public qui ne la connaît qu'à travers ses films les moins exigeants.

Les années 80 comptent toutefois quelques exceptions, dont les retrouvailles avec Chabrol («Inspecteur Lavardin», «Masques») et «L'effrontée» de Claude Miller, qui lui vaut un césar en 1985. C'est aussi le début de sa collaboration avec Jean-Pierre Mocky, cinéaste extravagant et boulimique, électron libre du cinéma français, qui réunit à chaque film une distribution hallucinante malgré la pauvreté de ses budgets. «C'est un personnage. Tous les acteurs veulent tourner avec Mocky parce qu'il est lui-même acteur et qu'il ose ce que jamais personne n'aurait l'audace de proposer. Je ne sais pas si c'est un très grand metteur en scène, mais il y a toujours au moins une demi-heure très réussie dans tous ses films.»

Les goûts et «Les petites couleurs»

Depuis 1978, Bernadette Lafont a pris ses distances avec le cinéma. «Le théâtre c'est le vrai plaisir de la comédie, alors que le cinéma c'est ce miracle de voir tellement de gens et de métiers différents réunis. Et à un moment donné, on dit moteur et tout le monde fait la même chose en même temps, avec le metteur en scène qui est à la fois un chef d'orchestre et un chef d'entreprise. Aujourd'hui, je n'ai plus à me préoccuper d'une carrière, quand je fais un film, c'est pour le plaisir.»

«Les petites couleurs» en témoigne. Séduite par l'atmosphère du récit, un rôle à sa mesure et la personnalité de la réalisatrice Patricia Plattner, la comédienne n'a pas hésité. Cette histoire de femmes lui a aussi offert le bonheur de jouer avec Anouk Grinberg, une actrice de sa trempe, révélée au théâtre par son rôle dans... «La maman et la putain». «Anouk Grinberg a un tigre dans son moteur, elle est en dents de scie, elle a du mordant, de l'allumage! C'est une sorte de Binoche, sans la mièvrerie.» Voilà pourquoi Bernadette Lafont illumine encore les écrans de sa présence joyeusement décalée, pour le plaisir de ces rencontres qui font le cinéma. ■

Voir la critique des «Petites couleurs» en page 25.